

Edito

Les relations d'amitié

Hélène Martin, Ellen Hertz, Françoise Messant, Christine Delphy, Helene Füger, Alice Sala

Dans *A Room of One's Own*¹, Virginia Woolf (1929) découvre que l'amitié entre femmes n'existe pas dans notre société, même à titre d'hypothèse :

« [J]e puis vous dire que les mots que je viens de lire sont: 'Chloé aimait Olivia...': [...] 'Chloé aimait Olivia...', ai-je lu. Et je fus alors frappée de l'immense changement que ce fait représente. Pour la première fois peut-être dans la littérature, Chloé aime Olivia. Cléopâtre n'aimait pas Octavie. À quel point, si cela avait été, *Antoine et Cléopâtre* s'en fût-il trouvé modifié! Telles que sont les choses, pensai-je, permettant à mon esprit, j'en ai peur, de s'éloigner quelque peu de *L'Aventure de la vie*, toute l'affaire se trouve peut-être simplifiée et, si on peut dire, rendue absurdement conventionnelle. Le seul sentiment que Cléopâtre éprouve envers Octavie est de jalousie. Est-elle plus grande que moi? Comment arrange-t-elle ses cheveux? Peut-être la pièce n'en demandait-elle pas davantage? Mais que des rapports plus compliqués entre ces deux femmes eussent été intéressants! » (Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, p. 123 et p. 126 dans l'édition de 1977 chez Denoël).²

Life's Adventures, de Mary Carmichael, est une fiction. Virginia Woolf se donne à voir lisant cet ouvrage et tombant sur ces trois mots décisifs : « Chloé aimait Olivia ». Elle se dit médusée et, ce faisant, fait prendre conscience à la lectrice de l'absence, en littérature, de femmes cultivant des relations d'amitié. Puis, substituant Cléopâtre à Chloé, elle nous fait comprendre que l'amitié entre femmes, et non la concurrence et la jalousie, aurait pu modifier le cours de l'histoire. Il faut se rendre à l'évidence, les amies ne sont pas dignes d'être mises en scène et ne sont pas aptes à jouer un rôle politique actif.

Dès les années 1970, cette invisibilité sociale des relations d'amitié entre femmes a été mise en perspective critique au sein des premières études féministes, étatsuniennes

¹ *Une chambre à soi*, traduit en français par Clara Malraux en 1951 et publié par les Editions Gonthier.

² La référence à cet extrait si percutant de l'ouvrage de Virginia Woolf est également faite par Sasha Roseneil et par Lori Saint-Martin dans ce numéro.

surtout. Les historiennes notamment ont contesté la prétendue absence d'amitiés entre femmes : elles ont été importantes et intenses aux 18^e et 19^e siècles, en Europe et aux Etats-Unis. Citons, parmi les plus connus, l'article de Carroll Smith-Rosenberg (« The Female World of Love and Ritual : Relations between Women in Nineteenth-Century America », 1975), ou les ouvrages de Nancy Cott (*The Bonds of Womenhood. "Women's Sphere" in New England 1780-1835*, 1977) et de Lilian Faderman (*Surpassing the Love of Men*, 1981). Ces travaux montrent qu'à cette époque l'amitié féminine a pris différentes formes, socialement normalisées et, pour certaines, fortement valorisées. La période allant de 1890 à 1920 a été particulièrement favorable au développement de ces relations d'amitié, notamment pour les femmes issues des nouvelles classes moyennes qui, entrées dans la salariat, ont acquis une certaine autonomie financière et sociale (Thompson, 1987). Mais – et ce n'est pas un hasard – c'est également au même moment que s'organise la répression de ces amitiés. Alors que les femmes acquéraient le droit d'étudier et d'entrer en profession, elles étaient poussées, parallèlement, à investir d'abord et avant tout la relation maritale et l'intimité conjugale et familiale (Jeffreys, 1985). Dans ce contexte, les relations d'amitié entre femmes ont pu faire figures de déviance ; la plus virulente des répressions qu'elles ont subies fut, à la fin du 19^e siècle, le traitement médical du « saphisme » (Dorlin et Chamayou, 2005).

Dès le début des mouvements féministes, donc, des historiennes, des sociologues et des écrivaines féministes se sont interrogées sur les raisons de la non-visibilité de l'amitié entre femmes et de la réprobation qu'elle soulève. Dans « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence » (1980)³, Adrienne Rich, précurseure en la matière, a identifié le rôle de l'amitié dans la constitution de soi des femmes et son utilité dans les luttes individuelles et collectives contre la domination masculine. Avec le concept de « continuum amitié-amour », elle rend compte de l'existence et de la grande diversité des liens entre les femmes jusque là négligés. Janice Raymond, dans un ouvrage désormais classique de la littérature féministe anglophone, *A Passion for Friends : Toward a Philosophy of Female Affection* (1986), poursuit dans cette veine : si on ne voit

³ Paru en français dans le premier numéro de *NQF* en 1981, sous le titre « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne ». *NQF* et les Editions Mamamélis viennent de republier l'article, en 2010, dans un recueil de textes d'Adrienne Rich dont la traduction française n'existait pas encore. Le livre, auquel le titre même de l'article a été donné (*La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*), peut être commandé directement à la rédaction de *NQF*.

pas l'amitié entre femmes, ou plutôt, si on ne veut pas les voir, c'est en raison de la force de l'« hétéro-réalité ». Dans l'hétéro-réalité – que nous vivons quotidiennement – des femmes ensemble sont perçues comme des femmes seules. Ainsi est-ce sans gêne, voire sans ironie, qu'un homme s'approchant d'un groupe de femmes dans un bar peut aujourd'hui encore se permettre de dire : « Que faites-vous là toutes seules ? ». Et lorsque l'amitié entre femmes ne peut être ignorée, elle est le plus souvent dénigrée : soit on la (dé)considère comme du lesbianisme, soit on prétend que les amies sont en fait des concurrentes sur le seul marché qui les intéresse, le marché du mariage (ou du concubinage).

Inversement, l'amitié entre femmes a joué un rôle majeur dans la lutte contre le sexisme. En prenant conscience de leur oppression commune, certaines militantes se sont reconnues dans la métaphore de la sororité; forme de parenté fictive à dessein politique, la « sororité » entre femmes a été une rhétorique puissante pour les aider à surmonter les obstacles qui les entravaient et à contrer les effets dévastateurs de l'hétéro-réalité : la haine de soi et la division des femmes entre elles. Comme le relevait bell hooks en 1986, « on nous enseigne que les femmes sont 'naturellement' ennemies des femmes, que la solidarité n'existera jamais entre nous parce que nous ne pouvons et ne devons pas nous unir les unes aux autres » (2008 : 116). Et hooks de nous inviter à désapprendre cette leçon pour vivre et travailler dans la solidarité.

Cependant la « sororité » n'a pas échappé – il n'y a pas de miracle – à d'autres logiques de domination qui divisent les femmes en tant que membres d'autres groupes sociaux. Il est vrai qu'« il n'existe aucun moyen d'être une femme sans être déjà inscrite dans une 'race', un sexe, et une classe sociale » (Fraser, 2005 : 42), et que les différentes oppressions ne se juxtaposent pas mais s'imbriquent et particularisent les conditions de vie des femmes. Ainsi, bien que réhabilitée par la recherche féministe et pratiquée dans et pour les luttes de libération des femmes, la solidarité politique entre femmes demeure socialement fragile (Granger, 2002). Pour que la sororité ne retourne pas dans l'inconcevable ou dans la dépréciation, elle doit faire l'objet de mises en perspective et de reformulations critiques :

« [Q]uand nous nous rassemblons, il ne s'agit pas de faire semblant d'être unies : il faut au contraire reconnaître que nous sommes divisées et trouver les moyens de vaincre les peurs, les préjugés, les ressentiments, les rivalités, etc. Les femmes sont capables de s'affronter, puis de dépasser leur opposition pour arriver à se

comprendre » (hooks, 2008 : 133).

C'est sur cette base que bell hooks propose de concevoir la sororité comme une expérience de solidarité intégrant la diversité de nos appartenances à des groupes sociaux hiérarchisés :

« Les femmes n'ont pas besoin d'éradiquer leurs différences pour se sentir solidaires les unes aux autres. Nous n'avons pas besoin d'être toutes victimes d'une même oppression pour toutes nous battre contre l'oppression. Nous n'avons pas besoin de haïr le masculin pour nous unir, tant est riche le trésor d'expériences, de cultures et d'idées que nous pouvons partager entre nous. Nous pouvons être des sœurs unies par des intérêts et des croyances partagées, unies dans notre appréciation de la diversité, unies dans la lutte que nous menons pour mettre fin à l'oppression sexiste, unies dans la solidarité politique » (hooks, 2008 : 134).

En ce début du 21^e siècle, la solidarité et l'amitié entre femmes ont acquis un certain droit de cité. Mais elles sont toujours menacées par le sexisme, par le racisme, l'impérialisme, la domination de classe, etc. De plus, à peine quelque peu réhabilitées, les relations d'amitié entre femmes courent le risque d'être naturalisées et objets de stéréotypes sexistes, reconduits sous couvert de nouveauté et d'ouverture. Des films tels que *Thelma and Louise* (Ridley Scott) ou *Baise-Moi* (Virginie Despentes), par exemple, montrent des femmes, amies et solidaires dans la vengeance contre la violence masculine, qui en paient le prix fort. Le risque d'instrumentalisation de l'amitié entre femmes est encore plus évident dans un certain usage, devenu courant, du lesbianisme dans la culture grand public. « I kissed a girl and I liked it »⁴ chante une star de la musique pop, Kate Perry ; au travers de cette chanson au hit parade, on constate la réappropriation du « continuum amitié-amour » de Rich dans un contexte où l'homosexualité – et les relations entre femmes de manière générale – doivent respecter la priorité des rapports hétérosexuels : « hope my boyfriend don't mind it... »⁵, ajoute Kate Perry coquettement. Du coup, la question se pose : si l'industrie culturelle semble s'accommoder de l'intimité entre femmes, n'est-ce pas parce qu'elle a réussi à s'emparer de ce thème en reconduisant, sous des formes renouvelées, une misogynie plutôt classique, et en confortant aussi bien la domination des hommes que

⁴ « J'ai embrassé une femme et j'ai aimé ça ».

⁵ « J'espère que cela ne dérangera pas mon copain... ».

l'hétéronormativité ?⁶

Contre l'essentialisation de l'amitié, c'est insister sur son caractère historique, ses modalités concrètes et les diverses lectures auxquelles elle donne lieu (voir déjà en 1954, Lazarsfeld et Merton). Comme toute relation sociale, l'amitié entre femmes est le produit d'influences sociales multiples, liées au contexte historique dans lequel elle prend forme. Ni sa nature, ni sa valeur ne vont de soi : tantôt présumée impossible en raison d'une moindre disposition des femmes à l'autonomie, tantôt vantée pour les confidences et l'intensité des sentiments qu'elle génère, l'amitié entre femmes est tout à la fois une réalité sociale négligée et un écran de projections multiples.

Or, malgré son intérêt évident pour l'analyse des rapports sociaux de sexe, malgré son pouvoir émancipateur, la recherche sur l'amitié entre femmes dans les pays francophones est peu développée, surtout si on la compare au foisonnement d'écrits dans les pays anglo-saxons, destinés aussi bien au grand public (Block et Greenberg, 1985 ; Rubin, 1985 ; Symes, Kaloski et Brown, 1999) qu'à un public plus académique (O'Connor, 1992 ; Marcus, 2007). Il n'y a pas eu, et il n'y a toujours pas, à notre connaissance, un champ d'études établi sur l'amitié entre femmes dans les études genre francophones. Au vu de l'importance des relations d'amitié dans les contextes occidentaux actuels, nous avons souhaité engager et encourager une réflexion sur ce thème en y consacrant un numéro de *NQF*. Le *Grand angle* propose ainsi deux traductions de l'anglais et un article original portant sur une recherche actuelle menée dans un contexte francophone, mais en Amérique du Nord.

Notre premier objectif avec ce numéro est donc de faire connaître à nos lectrices francophones le champ des études sur l'amitié (la « friendship research ») pratiquées dans des départements de *Women's Studies* et de *Gender Studies* en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis.⁷ Deux articles ouvrent, chacun à leur manière, la réflexion sur la thématique de l'amitié. Celui de Karen Walker, paru en 1992, « Les hommes, les femmes et l'amitié : ce que ils et elles disent, ce que ils et elles font », est une critique des stéréotypes sexués qui hantent les discours et les pratiques de l'amitié. A partir

⁶ Le cas des séries télévisuelles mentionnées par Roseneil dans ce numéro – *Friends, Sex and the City, The L-Word* – mériterait un traitement plus approfondi. Sur ce point, voir le numéro 28(1) de *NQF* (Malbois, Ricci, Cossy et Parini, 2009) consacré à l'industrie culturelle.

⁷ Publications mises à part, il faut noter le nombre de séminaires, conférences et colloques consacrés à la question de l'intimité entre femmes dans les pays anglo-saxons. Voir par exemple <http://www.lancs.ac.uk/fass/centres/gws/event/3197> (consulté le 6 juin 2011).

d'entretiens approfondis, elle analyse les contradictions entre le discours que tiennent les femmes et les hommes sur leurs amitiés et leur manière de les vivre concrètement. L'auteure montre la force de l'idéologie qui, reconduisant l'idée d'une « nature » relationnelle des femmes et d'un penchant masculin pour l'« activité », oppose des amitiés féminines bavardes et sentimentales à des amitiés masculines motivées par le fait de « faire des choses ensemble ». Néanmoins, lorsque les hommes parlent de leurs amis, ils disent échanger avec eux à cœur ouvert, alors même que dans la vision stéréotypée de l'amitié qu'ils partagent, ce comportement semble réservé aux femmes. De même, les stéréotypes correspondent mal à la réalité des amitiés entre femmes ; par exemple certaines d'entre elles déclarent avoir peu d'occasions de nouer des relations de proximité affective avec d'autres femmes en raison de leur situation socioprofessionnelle. Les appartenances de classe peuvent donc elles aussi être un facteur de discordance entre discours et pratiques.

La deuxième traduction que nous proposons est une adaptation de la version originale d'un article de Sasha Roseneil paru en 2006 : « Mettre l'amitié au premier plan : passés et futurs féministes ». L'auteure y défend la thèse de la centralité de l'amitié pour les études genre et féministes. La première partie de son article consiste en une revue raisonnée de la littérature sur l'amitié entre femmes. Présentant les analyses des principales féministes occidentales du 20^e siècle (historiennes, philosophes, sociologues, etc.), Roseneil montre que l'amitié a été envisagée tantôt comme solidarité politique, tantôt comme productrice de l'identité de soi. Elle traite également des débats suscités par la question du sens – de l'anachronisme ? – à donner aux amitiés érotiques/sexuelles entre femmes. Dans la seconde partie, programmatique, elle propose de considérer l'amitié comme une thématique centrale des études sur les relations sociales. En effet, tandis que la famille et le couple hétérosexuels sont des thèmes et des objets de recherche de premier plan, l'amitié suscite peu d'intérêt alors qu'elle constitue, selon Roseneil, une dimension fondamentale de la vie affective et de l'organisation sociale et privée dans les sociétés occidentales contemporaines. En témoignent non seulement les pratiques des actrices et des acteurs sociaux qui alimentent et investissent fortement des relations d'intimité et de soutien en dehors de la famille, mais aussi la culture populaire qui, au contraire de la culture universitaire, met l'amitié au centre des sujets de la vie quotidienne, ce qui se reflète par exemple dans les films ou les émissions télévisées.

Il est cependant un domaine de la recherche féministe où l'amitié joue un rôle prépondérant : la littérature destinée aux femmes en priorité, qu'il s'agisse de livres destinés à un large public comme *Between Friends : Writing Women Celebrate Friendship* (1994) de Pearlman, ou d'ouvrages plus académiques tels que *Female Friendships and Communities : Charlotte Brontë, George Eliot, Elizabeth Gaskell* (1985) de Nestor et *Woman to Woman: Female Friendship in Victorian Fiction* (1988) de Cosslett. C'est dans cette approche que s'inscrit l'article que Lori Saint-Martin a écrit pour le présent numéro : « 'L'amitié, c'est mieux que la famille'. Rapports amicaux entre femmes dans le roman québécois ». Saint-Martin propose une analyse féministe de l'amitié entre femmes dans la littérature féminine québécoise. Elle a choisi de n'étudier que des romans qui dépeignent une amitié entre deux femmes dont l'une a, par ailleurs, une relation hétérosexuelle – elle exclut donc les romans à thématique lesbienne. Saint-Martin montre que, dans ces romans, une concurrence s'établit souvent entre la relation hétérosexuelle et l'amitié féminine et qu'elle joue en défaveur de cette dernière. La concurrence n'est cependant que l'un des nombreux cas de figure envisagés dans ces romans, parmi lesquels la rivalité (pour l'homme), mais aussi la solidarité (face aux problèmes de la relation hétérosexuelle) et la sororité.

Poursuivant notre objectif – encourager l'exploration du champ de l'amitié entre femmes –, nous terminons cet éditо en suggérant quelques pistes pour des recherches futures. Premièrement, étant donné que l'amitié ne préexiste jamais au contexte dans lequel elle prend forme, il s'agirait d'étudier les différents enjeux qu'elle revêt au sein même des réseaux ou des groupes qui s'en revendiquent. Il y a fort à parier que même dans des sociétés qui prônent la valeur de l'amitié en général et établissent des relations affectives inédites, ces dernières sont envisagées et pratiquées de manière très différenciée selon les catégories sociales. Une amitié partagée entre un homme et une femme est très probablement influencée par la sexuation et la hiérarchisation qu'implique le système de genre ; ceci est d'ailleurs illustré par l'analyse de Aaronette White (2006) sur les amitiés que l'auteure qualifie de « féministes » et qui lient femmes et hommes africains-américains aux Etats-Unis. Par ailleurs, l'étude de l'amitié entre femmes doit être insérée dans une réflexion plus large sur les usages socioculturels de l'intimité ; par exemple, dans leur analyse des relations intimes entre mères et filles issues de classes socio-économiques défavorisées, Julie MacLeod et Katy Wright (2009) montrent comment le partage de l'intimité permet à ces femmes de faire face à des

circonstances sociales difficiles.

En deuxième lieu, nous voudrions encourager les chercheuses féministes francophones à se pencher, comme leurs analogues anglophones, sur les modalités de sociabilité et de socialisation des filles et des adolescentes. En effet, tout un champ interdisciplinaire des « Girls Studies » a déjà pris forme outre-Manche et outre-Atlantique ; dans ce nouveau champ, l'étude de l'amitié prend une place clé, à côté (et ce n'est guère une surprise) de celle de la sexualité (Griffiths, 1995 ; Griffin, 2000 ; Walton, Weatherall et Jackson, 2002 ; Frith, 2004). Il serait important d'évaluer plus précisément la place qu'une véritable critique de genre occupe dans ces études, qui ne s'inscrivent que partiellement dans une optique féministe.

Des études féministes pourraient également s'emparer, pour les objectiver, des pratiques de sociabilité et d'expression qui, traditionnellement associées aux (jeunes) hommes, sont régulièrement brandies comme des effets pervers d'une égalité supposée acquise : incivilités, groupes de délinquantes, alcoolisme des jeunes filles, etc. (voir à ce sujet l'ouvrage pionnier de Brown, 1998 ; et Holsinger, 2000). Dans un même registre, il faudrait creuser la question de savoir comment l'idéologie de l'égalité, ou de la mixité, informe les amitiés entre les femmes : engage-t-elle à faire de ces amitiés des espaces de remise en question des rapports sociaux de sexe ou masque-t-elle la reconduction – un peu différemment, de manière politiquement correcte ou un peu plus sournoise ? – des normes sociales ?

Troisièmement, l'étude de l'amitié entre femmes qui prend forme dans des sous-cultures et à travers les nouvelles technologies d'information et de communications (TICs) pourrait donner lieu à l'exploration des nouvelles manifestations identitaires des filles et des femmes (McRobbie et Garber, 1980). Nous pensons par exemple au développement d'une communauté d'usagères s'affiliant à une (nouvelle ?) image des jeunes femmes : les « gURLs », les « Grrrl Zines », la « girl culture » (Harris, 2003). La scène de la musique rock et populaire est également occupée de manière potentiellement nouvelle par des filles et des femmes qui semblent, pour une partie d'entre elles au moins, engagées dans des amitiés non seulement féminines mais aussi féministes (Gottlieb et Wald, 1994 ; Leonard, 1997). Enfin, la présence importante des filles sur Internet intrigue, notamment en raison du fait que certaines semblent surtout vouloir communiquer dans un univers unisexe (Takayoshi, Huot et Huot, 1999). Bref, il serait important d'analyser conjointement les apports et les limites de ces nouvelles technologies de

communication, les contextes socio-économiques dans lesquels s'inscrivent les jeunes femmes qui se les approprient et les éventuels remaniements ou les modalités de reconduction de la bien connue « fracture de genre » qui marque le développement des TICs.

Pour finir cet édit, des nouvelles concernant *Nouvelles Questions Féministes* ! La revue fête cette année ses 30 ans, et nous en profitons pour introduire quelques changements, nécessaires ou optionnels, dans les modalités de parution. On l'aura compris en lisant l'article de Christine Delphy qui ouvre exceptionnellement ce numéro, « Trente ans de *Nouvelles Questions Féministes* », le rythme de trois numéros annuels adopté depuis 2001 (année de l'arrivée de *NQF* en Suisse) constitue une cadence très soutenue. Pour maintenir des thématiques dynamiques et d'actualité, et préserver la qualité des articles, le comité de rédaction s'est résolu à passer de 3 à 2 numéros par an ; notons que nous adoptons, ce faisant, la périodicité qui caractérise la majorité des revues. Dans une même optique, les prix, non modifiés depuis dix ans, ont été adaptés. Mais *NQF* se renouvelle également de deux autres manières. D'une part, nous organisons sa mise en ligne (bientôt sur JSTOR) ; les cinq dernières années resteront cependant accessibles en version papier uniquement. D'autre part, comme en témoigne le présent numéro, *NQF* a désormais une nouvelle couverture ; c'est une page de garde de style sobre et sur papier lisse qui recèlera les analyses fouillées, incisives et sans concession du système de genre que nous prévoyons pour nos prochains numéros.

Références

Block, Joel D. et Diane Greenberg (1985). *Women and Friendship*. New York : Franklin Watts.

Brown, Lyn Mikel (1998). *Raising their Voices : The Politics of Girls' Anger*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Cosslett, Tess (1988). *Woman to Woman : Female Friendship in Victorian Fiction*. Atlantic Highlands, NJ : Humanities Press International.

Cott, Nancy (1977). *The Bonds of Womanhood : 'Woman's Sphere' in New England, 1780-1835*. New Haven CT : Yale University Press.

Dorlin, Elsa et Grégoire Chamayou (2005). « L'objet = X : Nymphomanes et

masturbateurs XVIII^e-XIX^e siècles ». *Nouvelles Questions féministes*, 24 (1), 53-66.

Faderman, Lilian (1981). *Surpassing the Love of Men*. London : Women's Press.

Fraser, Nancy (2005 [1977]). « Multiculturalisme, anti-essentialisme et démocratie radicale. Genèse de l'impasse actuelle de la théorie féministe ». *Cahiers du genre*, 39, 27-50.

Frith, Hannah (2004). « The Best of Friends: The Politics of Girls Friendships ». *Feminism & Psychology*, 14, 357-60.

Gottlieb, Joanne et Gayle Wald (1994). « Smells Like Teen Spirit : Riot Grrrls, Revolution and Women in Independent Rock ». In Andrew Ross et Tricia Rose (Eds.), *Microphone Fiends* (pp. 250-274). New York : Routledge.

Granger, Dorothy (2002). « Friendship Between Black and White Women ». *American Behavioral Scientist*, 45 (8), 1208-1213.

Griffin, Christine (2000). « Absences that Matter : Constructions of Sexuality in Studies of Young Women's Friendships ». *Feminism & Psychology*, 10 (2), 227-245.

Griffiths, Vivienne (1995). *Adolescent Girls and Their Friends. A Feminist Ethnography*. Adlershot : Avebury.

Harris, Anita (2003). « gURL Scenes and Grrrl Zines : The Regulation and Resistance of Girls in Late Modernity ». *Feminist Review*, 75, 38-56.

Holsinger, Kristi (2000). « Feminist Perspectives on Female Offending : Examining Real Girls Lives ». *Women and Criminal Justice*, 12 (1), 23-51.

hooks, bell (2008 [1986]). « Sororité: la solidarité politique entre les femmes ». In Elsa Dorlin (Ed.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000* (pp. 113-134). Paris : L'Harmattan.

Jeffreys, Sheila (1985). *The Spinster and Her Enemies: Feminism and Sexuality 1880-1930*. London : Pandora.

Lazarsfeld, Paul F. et Robert K. Merton (1954). « Friendship as Social Process : A Substantive and Methodological Analysis ». In Morroe Berger, Theodore Abel et Charles H. Page, *Freedom and Control in Modern Society* (pp. 18-66). New York: Van Nostrand.

Leonard, Marion (1997). « Rebel Girl, You Are the Queen of My World : Feminism, 'Subculture' and Grrrl Power ». In Sheila Whiteley (Ed.), *Sexing the Groove : Popular Music and Gender* (pp. 230-255). London : Routledge.

Malbois, Fabienne, Silvia Ricci Lempen, Valérie Cossy et Lorena Parini (Eds.) (2009). « Figures du féminin dans les industries culturelles contemporaines ». *Nouvelles*

Questions Féministes, 28 (1).

Marcus, Sharon (2007). *Between Women : Friendship, Desire and Marriage in Victorian England*. Princeton & Oxford : Princeton University Press.

McLeod Julie et Katie Wright (2009). « The Talking Cure in Everyday Life : Gender, Generations and Friendship ». *Sociology*, 43 (1), 122-139.

McRobbie, Angela et Jenny Garber (1980). « Girls and Subcultures ». In Stuart Hall et Tony Jefferson (Eds.), *Resistance through Rituals: Youth Subcultures in Post-war Britain* (pp. 209-222). London: Hutchinson.

Nestor, Pauline (1985). *Female Friendships and Communities : Charlotte Brontë, George Eliot, Elizabeth Gaskell*. New York : Oxford University Press.

O'Connor, Pat (1992). *Friendships Between Women : A Critical Review*. New York & London : Harvester Wheatsheaf.

Pearlman, Mickey (Ed.) (1994). *Between Friends : Writing Women Celebrate Friendship*. New York & Boston : Houghton Mifflin.

Raymond, Janice (1986). *A Passion for Friends : Towards a Philosophy of Female Affection*. Boston : Beacon Press.

Rich, Adrienne (1981). « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne ». *Nouvelles Questions Féministes*, 1, 15-43. Réédité en 2010 dans *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais* ; Genève & Lausanne : Editions Mamamélis & Nouvelles Questions Féministes. Ed. originale : « Compulsory Heterosexuality and Lesbian Existence » (1980). *Signs*, 5 (4), 631-660.

Rubin, Lillian B. (1985). *Just Friends : The Role of Friendship in Our Lives*. New York : Harper & Row.

Smith-Rosenberg, Carroll (1975). « The Female World of Love and Ritual : Relations between Women in Nineteenth Century America ». *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 1 (1), 1-29.

Symes, Ruth A., Ann Kaloski et Heloise Brown (Eds.) (1999). *Celebrating Women's Friendship : Past, Present and Future*. York : Raw Nerve Books.

Takayoshi, Pamela, Emily Huot et Meghan Huot (1999). « No Boys Allowed : The World Wide Web as a Clubhouse for Girls ». *Computers and Consumption*, 16, 89-106.

Thompson, Tierl (Ed.) (1987). *Dear Girl : The Diaries and Letters of Two Working Women 1897-1917*. London : The Women's Press.

Walton, Marsha, Ann Weatherall et Sue Jackson (2002). « Romance and Friendship in

Pre-teen Stories about Conflicts : 'We Decided that Boys Are Not Worth It' ». *Discourse and Society*, 13 (5), 673-689.

White, Aaronette M. (2006). « 'You've Got a Friend' : African American Men's Cross-sex Feminist Friendships and Their Influence on Perceptions of Masculinity and Women ». *Journal of Social and Personal Relationships*, 23 (4), 523-542.

Woolf, Virginia (1977 [1951]). *Une chambre à soi*. Traduction par Clara Malraux. Paris : Denoël. Ed. originale: *A Room of One's Own* (1929). Ed. disponible: *A Room of One's Own and Three Guineas* (1993). Harmondsworth : Penguin.